

---

## Le discours public sur la langue équitable en genre en Allemagne : refus d'une *altera lingua*

Laure Gautherot et Odile Schneider-Mizony

---

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/glottopol/3843>

DOI : [10.4000/glottopol.3843](https://doi.org/10.4000/glottopol.3843)

ISSN : 1769-7425

**Éditeur**

Presses universitaires de Rouen et du Havre

**Référence électronique**

Laure Gautherot et Odile Schneider-Mizony, « Le discours public sur la langue équitable en genre en Allemagne : refus d'une *altera lingua* », *Glottopol* [En ligne], 39 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 22 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/glottopol/3843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/glottopol.3843>

---



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>



## GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne  
n°39 – juillet 2023

*Altera lingua ou la construction  
sociale de l'altérité linguistique*

### SOMMAIRE

- Elatiana Razafimandimbimanana et Gail Prasad : *Introduction (bilingue)*
- Kamila Oulebsir-Oukil : « *Nous sommes amazighes* » : *le parcours d'un syntagme entre marqueur identitaire et revendication sociopolitique*
- Saskia Mugnier : *Surdité(s), langue(s) et altérité(s) : (re)constructions des altérités linguistiques*
- Matthieu Marchadour : *Allophones de France : réflexions sur l'idée d'une altérité linguistique à sens unique*
- Mariama Bayo Khalli : *La langue des parents d'élèves migrants et immigrés : entre exclusion et inclusion pour une coéducation plurilingue réussie*
- Mohamed Hattab : *Pratiques altéro-réflexives des futurs enseignants de FLE par rapport à leurs expériences alterlinguistiques*
- Massinissa Garaoun : *Principes et fonctions du hawəssəš, cryptolecte des minorités de genre et de sexualité du nord-Ouest marocain*
- Laure Gautherot et Odile Schneider : *Le discours public sur la langue équitable en genre en Allemagne : refus d'une altera lingua*
- Morgane Andry : *L'altérité dans les guides touristiques consacrés à l'insularité.*
- Gregory Miras : *Coping et agentivité : quand l'accent « étranger » s'invite dans les talk-shows*
- Philippe Chassé, Alizée Pillod : *J'ai un accent, moi ? les médias et les caractéristiques « atypiques » des personnalités politiques*
- Marika Kunnas, Mimi Masson, Meike Wernicke : *Stories and counter-stories from french second language researchers*
- Jésabel Robin : *La construction institutionnalisée de l'altérité en mobilité professionnelle : une réification bien pratique ?*
- Marie Le Mounier : *De l'Altera Lingua à l'Altera Imago : pour aller vers l'autre, il faut l'imaginer*

### Compte-rendus

- par José R. de Arellano : Catherine Roth, 2022. La Nation entre les lignes. Les Saxons de Transylvanie et la question des identités. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 625 p.*
- par Louis-Jean Calvet : Salih Akin, Introduction à la linguistique kurde, éditions Lambert-Lucas, Limoges, 2023, 320 p.*

# LE DISCOURS PUBLIC SUR LA LANGUE ÉQUITABLE EN GENRE EN ALLEMAGNE : REFUS D'UNE *ALTERA LINGUA*

**Laure Gautherot**  
**Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3)**

**Odile Schneider-Mizony**  
**Université de Strasbourg**

## Introduction

La contribution se concentre sur le débat sur la langue dite « équitable en genre » dans l'opinion publique en Allemagne fédérale, discussion qui a connu une nouvelle ampleur depuis deux ans, sans doute stimulée par les « évènements-occurrences » (Calabrese, 2018 : 107) suivants :

- en 2020, une proposition de loi sur le développement du droit de restructuration et d'insolvabilité (« Gesetz zur Fortentwicklung des Sanierungs- und Insolvenzrechts ») est rédigée avec le féminin générique, c'est-à-dire en n'utilisant que des désignations de personne au féminin, comme « Verbraucherin » (consommatrice), « Schuldnerin » (débitrice), « Geschäftsführerin » (gérante). La proposition sera refusée par le gouvernement fédéral, et le texte réécrit au masculin générique pour son adoption le 14 octobre 2020, réaffirmant ainsi une indifférence juridique officielle au sexe des individus ;
- en janvier 2021, le dictionnaire de référence *Duden* intègre 12 000 entrées de noms d'agent féminins à son dictionnaire en ligne, en modifiant la définition première de leur pendant masculin en désignation genrée et non plus générique. Cette dernière devient une définition de « männliche Person, die ... » (« personne de sexe masculin, qui... »).

Les métadiscours parfois véhéments sur, pour et contre ces potentielles évolutions de l'usage ne relevaient pas de la seule plume de journalistes ou écrivains, mais émanaient également de linguistes qui n'étaient pas toujours favorables à l'évolution langagière. Sans revenir sur les arguments lancés de part et d'autre, évoluant entre les *topoi* et les considérations positivistes, la contribution s'intéresse au consensus de ces deux groupes sociaux (experts de la parole médiatique comme scientifique) sur le refus d'accorder un statut systémique et social aux manifestations d'une langue équitable en genre, refus se formulant en : « ce ne peut pas être

une langue ». La destruction argumentative d'une variante allemande « équitable en genre<sup>1</sup> » a lieu par différentes stratégies discursives dont seront présentées les trois principales : 1. La langue équitable en genre se voit délégitimée en tant qu'objet non scientifique et indigne d'intérêt ; 2. Ses produits en sont risibles, et 3. Elle relèverait d'une violence agressive, à laquelle on objecte : défense de toucher à la vraie langue !

Vu l'ampleur chronologique et médiatique du débat à ce sujet, le corpus, non exhaustif, illustre le propos à l'aide de deux types de textes, différents à l'origine, mais se rejoignant sur l'objectif : d'une part, des réactions de linguistes ou prises de position de sociétés de langage dans des supports pour spécialistes ; et d'autre part des documents médiatiques, en général écrits ou prononcés par des non-linguistes : éditoriaux de presse, interventions de cabarettistes et positions d'écrivains publiées dans des organes d'information. L'étude cherche à montrer comment, sur l'arrière-fond d'une évidence première qui ferait de la langue des hommes la langue commune, une langue rendant les femmes visibles est perçue comme déviante et combattue par tous les moyens, éristiques plus que rationnels.

Le corpus se présente en fin de contribution en deux rubriques, séparées elles-mêmes d'une troisième rubrique de bibliographie critique, rassemblant des contributions scientifiques réfléchissant sur la véhémence des sources rassemblées dans les deux premières. Cette distinction matérielle, sans doute imparfaite, reflète la rationalisation, progressive dans notre travail, de la constatation que certains propos et écrits de linguistes n'étaient pas des réflexions de Sciences du langage, mais des réactions affectives de locutrices et locuteurs atteints dans leur amour de la bonne et belle langue. Sur un objet d'étude qui a, pour les linguistes, une forme de dimension militante, et pour la société, une pertinence d'usage, il est et a été difficile de séparer l'analyse scientifique et « l'arène publique » (Rosier 2019 : 44) où s'épanouit le discours émotionnel ou violent.

Le corpus rassemble des éléments que nous avons choisis dans le flot large et continu des commentaires, éditoriaux de journaux ou articles linguistiques écrits sur l'écriture équitable en genre. Un recueil organisé et homogène nous aurait submergées sous des vagues de textes et images imprimés, tant le sujet est un buzz médiatique de ces dernières années, exemplaire de ce que Laura Calabrese appelle « un évènement discursif » (2018 : 106-107). Explorer de façon artisanale divers organes de presse suprarégionaux allemands et des prises de position de linguistes connu/e/s pour s'être exprimé/e/s sur le sujet fournit suffisamment de matériaux pour décrire divers arguments et pseudo-arguments comme pour analyser les registres discriminant la langue équitable en genre en la construisant comme une langue radicalement différente qu'on éloigne de soi, plus exactement qu'on rejette. La « mise en altérité » de la langue, que symbolise le passage au latin pour la nommer (*altera lingua*), est ici un rejet du besoin comme des tentatives de parler des unes (F) aussi bien que des autres (H). L'interprétation socio-pragmatique cherche des lignes d'intelligibilité en pointant la dynamique, parfois quasi militaire, des refus et dévalorisations de cette autre langue.

## Refus du statut scientifique à la discussion et à la langue

### L'argumentation des autres n'est pas scientifique

L'argument de l'anti-scientificité est présent dès le début de la linguistique féministe, d'ailleurs en France comme en Allemagne. À en lire les manifestations discursives, il se base sur une représentation de la langue comme pur outil cognitif, dont les systèmes nationaux (ici, le standard allemand) devraient répondre à des fonctionnements logico-mathématiques et

<sup>1</sup> Là où en français, on parle de « langue inclusive », terme qui nous gêne par ses connotations compassionnelles venant du rapprochement avec « éducation inclusive » ou « société inclusive », modes d'agir envers des personnes aux handicaps intrinsèques dans lesquelles nous ne rangeons pas les femmes.

relever d'évolutions purement internes et structuralistes. À vouloir faire intervenir des points de vue sociaux (halte à la discrimination des femmes par invisibilité dans la langue) et psychologiques (les désignations de personne au masculin générique évoquent à la lecture plus des hommes que des femmes), les promotrices et promoteurs de formes équitables en genre feraient œuvre de militantisme et non de conceptualisation scientifique. Les linguistes du genre et leurs défenseurs feraient preuve d'ignorance de la réalité langagière (« Ignoranz der sprachlichen Realität », Trutkowski, interviewée par Lorenz, 2021a) ; chercheraient à changer la langue sans la connaître (« die Sprache verändern, ohne sie zu kennen », Eisenberg, 2020b) ; ils et elles seraient des gens qui ne prennent absolument pas la langue au sérieux (« Leute, die die Sprache überhaupt nicht ernst nehmen », Bayer, 2019), et qui manquent à ce point d'objectivité dans leur démarche qu'ils en viennent à propager une perspective scientifique partielle (« um eine wissenschaftlich einseitige Sichtweise zu propagieren », Trutkowski, interviewée par Lorenz, 2021a).

La langue équitable en genre est délégitimée par des métaphores et voisinages argumentatifs qui laissent entrevoir les représentations symboliques au moment considéré dans le discours ambiant. Ces représentations symboliques relèvent certes de stéréotypes et préjugés, mais elles les alimentent en retour : les pratiques médiatiques limitent alors, par minorisation, l'espace linguistique ouvert à cette autre variété. Lorsque le linguiste Eisenberg réagit à une déclaration de Damaris Nübling, professeure de linguistique à l'université de Mayence dans le journal *die Berliner Zeitung*, l'assertion : « Les collègues du genre évitent la théorie de la saillance comme le diable évite l'eau bénite<sup>2</sup> » (Eisenberg, 2020 b) discrédite les linguistes féministes de plusieurs façons. Premièrement, l'accusation d'« éviter » une théorie scientifique prouverait un biais cognitif et une réflexion non scientifique, passant par des raccourcis de raisonnement. Deuxièmement, la comparaison de linguistes avec la figure du diable constitue un acte illocutoire de diabolisation stigmatisant à l'encontre des linguistes féministes en général : en utilisant le pluriel, l'assertion devient une règle générale. Mais la métaphore de la femme-diable semble appréciée dans le discours sur le genre : un ouvrage publié en 2017 rassemblant des contributions de linguistes et sociologues sur la question du genre dans la langue s'intitulait : « La diablesse est dans le détail. À propos du débat sur le genre et la langue » Meinunger & Baumann (dir.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*. Enfin, traiter des collègues linguistes d'université de « collègues travaillant sur le genre » est réducteur et condescendant. Le locuteur lui-même, qui semble pourtant avoir fait de ce sujet son cheval de bataille depuis quelques années, se refuserait à être traité de « linguiste travaillant sur le genre ». Lui-même serait un vrai linguiste parce que grammairien de l'allemand, et il refuse de donner voix au chapitre aux juristes, non compétents en matière de langue en arguant que les textes de lois (comme celui qu'évoquait l'introduction) s'adressent expressément aux femmes comme aux hommes : « Lors de telles interventions, on sent un frisson froid vous courir le long de l'échine. Tout est faux, du choix des mots jusqu'à la conception de la langue, et c'est de plus extrêmement dangereux<sup>3</sup> » (Eisenberg, 2020b).

### **La promotion d'une langue équitable en genre n'est pas due à de bons motifs**

Une autre façon de délégitimer les revendications à une *altera lingua* est d'accuser les actrices et acteurs de procédés moralement répréhensibles. Dans une interview de Kathrin Kunkel-Razum, rédactrice en chef du Duden, portant sur cette nouvelle édition du dictionnaire augmentée de dénominations féminines de métiers évoquée en introduction, le journaliste pose

<sup>2</sup> Les traductions en français sont de notre main. L'original en langue allemande sera donné en note dès qu'il a une longueur d'une ligne et plus. Ici : « Die Genderkolleginnen meiden die Markiertheitstheorie wie der Teufel das Weihwasser. »

<sup>3</sup> « Bei solchen Einlassungen von Juristen läuft es dem Grammatiker eiskalt über den Rücken. Alles falsch, von der Wortwahl bis zum Sprachbegriff selbst, und hochgefährlich ist es auch. »

une série de questions qui réalisent des actes de langage décrédibilisants : « En admettant que vous ne cherchiez pas uniquement à provoquer, pourquoi ces nouvelles formes ?<sup>4</sup> » (Erich, 2021). En utilisant la formule « Angenommen, dass... » (en admettant que...), le journaliste postule ce qu'il énonce, c'est à dire qu'il pose une hypothèse sans la valider pour continuer à parler, ou, en français courant, il insinue que ce dictionnaire (l'équivalent d'un produit de la maison Larousse ou Littré en France) ne ferait que chercher un effet de scandale. Plus loin il interroge : « N'allez-vous pas ainsi au-delà de la réalité linguistique ? Êtes-vous là en train de vous bricoler les significations lexicales souhaitées ?<sup>5</sup> » (Erich, 2021). Cette deuxième question accuse la directrice de rédaction de la nouvelle édition d'inventer – « en bricolant », ce qui en sous-entend le caractère imparfait et peu convaincant – le fait qu'une forme masculine de métier renverrait à un référent masculin, et non à un agent générique, femme comme homme, exerçant le métier en question, comme plaident les conservateurs langagiers. L'argumentation prête à Kathrin Kunkel-Razum des stratégies secrètes, moralement répréhensibles et incompatibles avec la démarche scientifique désintéressée, suggestion qui relève de la polémique.

### Délégitimation politique

Une partie de la déconstruction de la langue équitable en genre diffusée auprès de l'opinion publique se joue sur le plan politique. L'*altera lingua* y est présentée comme un instrument de pouvoir au service d'une idéologie liberticide. Sa délégitimation politique repose sur l'argument qu'elle serait imposée de façon unilatérale, privant les locuteurs germanophones de leur liberté de choix. Bayer parle d'une « sorte de directive contraignante à laquelle il serait soumis » (« da, wo ich einer Art Diktat unterworfen bin ») (Bayer, 2019).

La comparaison entre l'intervention linguistique réalisée par l'*altera lingua* et les pratiques d'un État totalitaire comme la RDA est une figure récurrente de l'argumentaire des adversaires de la langue équitable en genre : « Des interventions dans la langue qui seraient quelque chose de fondamentalement différent d'évolutions autonomes du système sont en fait totalitaires. C'est peut-être pour cela que le thème du genre me rappelle ma vie en RDA, dans laquelle il existait une forme de langue idéologique artificielle qu'on imitait en public et parodiait en privé<sup>6</sup> » (Meyer, 2021). La touche testimoniale de l'ancien citoyen de RDA renforce la visée perlocutoire d'adhésion du grand public par identification des lecteurs et lectrices qui auraient également vécu sous ce système. L'accusation d'endoctrinement agressif (« Indoktrination » ou « Indoktrinierung ») est un topos de la délégitimation politique des revendications de la langue équitable en genre, qu'on accuse d'œuvrer à cela par l'intermédiaire de la politique et des médias depuis un quart de siècle (Mertens, 2020 : 1). Il est intéressant de voir que les adversaires se donnent les moyens de repousser l'avancée vécue comme menaçante de l'*altera lingua* : l'association *Verein deutsche Sprache*, une société de langage très connue en Allemagne pour sa virulence, a créé le groupe de travail « langue du genre » (AG Gendersprache) dédié exclusivement à la délégitimation de l'*altera lingua*, sous l'égide de – justement – Sabine Mertens.

Le spectre de la RDA en tant que parangon d'un État despotique rappelé à la mémoire des lecteurs et lectrices s'accompagne de l'appareil de surveillance policière appliqué à la variante équitable en genre. On évoque des allures de police de la parole (« sprachpolizeiliche Allüren ») (Eisenberg, 2017a) et on fantasme sur un futur système d'allégeance à la variante féminisée qui permettrait d'obtenir un poste d'employé, une chaire à l'université comme on obtenait autrefois

<sup>4</sup> « Angenommen, Sie wollten nicht nur provozieren – warum die Neuformulierung? »

<sup>5</sup> « Gehen Sie damit nicht über die sprachliche Realität hinaus? Basteln Sie sich Ihre Wunschbedeutung zusammen? »

<sup>6</sup> « Eingriffe in die Sprache – die etwas völlig anderes sind als systemische Eigenveränderungen – sind im Kern totalitär. Vielleicht fühle ich mich beim Genderthema deshalb an mein Leben in der DDR erinnert, in der es eine ideologisch gefärbte Kunstsprache gab, die man in der Öffentlichkeit nachahmte und im Privaten parodierte. »

les faveurs du Parti dans les régimes communistes : « Bientôt on ne pourra plus, si on n'est pas ferré en genre, obtenir une place d'études universitaires, et pas non plus dans un ministère ou dans une administration. [...] Ce ne sont pas des projections futuristes, c'est la réalité. Et cette réalité commence à ressembler curieusement à la RDA<sup>7</sup> » (Ruge, 2021).

### Délégitimation par la non-représentativité

Un aspect supplémentaire de la déconstruction de la langue équitable en genre repose sur l'affirmation qu'il s'agit d'un courant propagé par des activistes minoritaires : « Une minorité combattive s'efforce constamment d'imposer à la majorité des absurdités langagières<sup>8</sup> » (Kubelik, 2014). Réduire le nombre de locuteurs et locutrices de l'*altera lingua* délégitime l'utilité de leur action linguistique pour le plus grand nombre, la société germanophone dans son ensemble. Dans un autre exemple critiquant l'ouverture des médias à cette parité langagière, l'*altera lingua*, qualifiée de « Genderi », terme dépréciatif par le suffixe péjoratif -ei qu'on traduirait peut-être par « genrification », serait réduite à un « phénomène périphérique surcoté » : « ein überbewertetes Randphänomen » (Lorenz, 2021b). Quant à l'association de langage évoquée plus haut, le VdS, elle affirme par la bouche de son responsable de bureau, Holger Klatte, germaniste de formation, que la langue équitable en genre serait la conception d'une minorité, en la qualifiant de « projet propagé seulement par des cercles très particuliers » : « ein Projekt [...], das nur von ganz bestimmten Kreisen vorangetrieben wird » (Klatte, cité d'après Kunz, 2021 : 31).

Refuser la rationalité logique à la langue équitable justifie son absence de l'usage commun, ce qui, au niveau pratique, perpétue les potentielles discriminations. Au niveau théorique, cela empêche l'identification d'un problème, discrédite la question même, et pourrait être une raison au fait que la discussion sur des usages visibilisant mieux les femmes a lieu par à-coups dans l'opinion publique. Des coups de projecteurs et moments de buzz alternent avec des phases de latence, comme en Allemagne fédérale, où une première phase de discussion publique se situe au début des années 1970, une seconde autour des années 2000, et la troisième semble en cours depuis quelques années. Ces trois phases de discussion publique en Allemagne ont en commun ce courant significatif de « dénigrement discursif du féminin », pour renverser la formule militante qu'était la « promotion discursive du féminin » chez Khaznadar (Khaznadar, 2007 : 151)

### Risibilité

Les procédés de déconstruction du mouvement en faveur de la langue équitable en genre comportent, comme vu *supra*, une bonne part de délégitimation rationnelle ou conçue comme telle ; mais une part importante des discours de refus s'appuie sur une autre stratégie, celle de la ridiculisation, peut-être d'autant plus volontiers qu'une partie du grand public ne saisit pas les arguties langagières et a besoin d'être accroché par des confrontations simples valorisant un point de vue et dévalorisant (grossièrement) l'autre. Le ridicule va être un procédé efficace pour emporter l'adhésion émotive quand l'adhésion rationnelle du public n'est pas garantie. Cette sous-partie présente tout d'abord la variante savante du ridicule, si l'on veut à destination de la corporation des linguistes, avant de présenter le persiflage, variante à destination du grand public.

<sup>7</sup> « Bald wird man sich, ohne genderfest zu sein, auch nicht mehr erfolgreich um einen Studienplatz bewerben können, auch in keinem Ministerium, in keiner Behörde. [...] Das sind keine Zukunftsvisionen, das ist Realität. Und diese Realität beginnt der DDR merkwürdig zu ähneln. »

<sup>8</sup> « Eine kämpferische Minderheit versucht immer wieder, der Mehrheit sprachlichen Unfug aufzudrängen. »

## Construction fallacieuse de formes présentées comme ridicules

Le discours critique sur la langue équitable en genre affecte volontiers le propos de bon sens, position à partir de laquelle on paraît s’amuser de formes langagières inhabituelles. Mais l’étonnement et la moquerie, même légère, sur cette altérité, n’est pas simple passe-temps ludique sans autre conséquence : par ricochet, il renforce et définit la seule variante légitime, la langue standard sans visibilité de genre telle qu’elle s’écrivait encore dans les années 1960.

Cette déconstruction de *l’altera lingua* par le drôle, qui confirme l’absence de sérieux du sujet, fabrique la ridiculisation de celle-ci dans les médias. Lorsque Bayer raconte que l’université de Leipzig a décidé d’introduire le féminin générique dans la désignation de *tu.te.s* les professeur.e.s de l’université – ce qui est faux, puisque l’introduction du féminin générique ne concerne que le règlement général (« Grundordnung ») de 2013 – il qualifie l’initiative de risible : « L’université de Leipzig a introduit la consigne que tous les professeurs soient appelés ‘professeur.e.s’. Les hommes en font aussi partie. Je ne trouve pas ça extraordinairement intéressant. Cela a été un éclat de rire général. Je crois que les universités se transforment en clowns quand elles font ça<sup>9</sup> » (Bayer, 2019 [En ligne]). L’éclat de rire prétendu, dont on ne sait quelle en est l’origine – sont-ce les personnels de ladite université ? Est-ce le public apprenant la chose par la presse ? –, n’est pas une marque de drôle, mais une affirmation que les universités « se rendent ridicules » avec ces actions ; il sémiotise essentiellement le jugement négatif de Bayer.

Afin de forcer le drôle, de rendre risible aux yeux de *tu/te/s* les énoncés et dénominations en *altera lingua*, celles-ci sont exagérées, c’est-à-dire que sont créées des formes qui n’ont jamais été revendiquées par les promoteurs et promotrices de la langue équitable en genre, mais qui paraissent répondre aux règles lexicologiques de parité pour les désignations de personnes. La surgénéralisation trivialisante (Hellinger 2004 : 282) fabrique des formes telles que « die Grünen und Grüninnen », pour désigner les sympathisant/e/s du parti écologiste, qu’il faudrait traduire par « les Verts et les Vertesses », pour rendre ce suffixe féminin rajouté « -innen » à un lexème qui est déjà un adjectif substantivé, (der/die) Grüne/n pouvant renvoyer aussi bien au féminin qu’au masculin. Le néologisme « die Grünin » n’a jamais existé ni été revendiqué. Un autre exemple courant est la féminisation abusive d’un lexème interne à un composé comme dans l’également célèbre et tout aussi inexistant « BürgerInnensteig » pour le trottoir. Le mot allemand « trottoir » est un composé signifiant à l’origine littéralement « pavé, quai » (Steig) pour « citoyen » (Bürger) : la partie de la rue qui a été dallée ou – de nos jours – goudronnée pour que les citoyens puissent marcher sans trébucher ni se salir. Le mot est totalement lexicalisé en langue contemporaine, existant dans la langue allemande commune depuis deux siècles au moins<sup>10</sup>, et les germanophones ne le décomposent pas plus mentalement que les francophones ne re-littéralisent « pomme de terre ». Le forçage d’un féminin interne au composé ne répond à aucun mécanisme sémantico-lexical, il est là pour « faire monstre », pour transformer les désignations féminisées en autant de petits Quasimodo, afin d’ôter toute légitimité au procédé. Ces innovations lexicales factices disloquent des parties de mots contenant un lexème renvoyant à un référent masculin et fabriquent ex nihilo un correspondant avec du féminin, comme le « damenloses Fahrrad », vélo sans (dame) propriétaire, adapté de « herrenloses Fahrrad », vélo abandonné. Mais dans l’adjectif « herrenlos », la partie « Herr », seigneur, suzerain au Moyen-Âge, a été totalement refunctionalisée pour dire aujourd’hui « Monsieur », et l’adjectif « herrenlos » est lexicalisé : on parle également de « herrenloser Hund », chien errant. Ces remotivations sont inhabituelles et peuvent sembler amusantes à

<sup>9</sup> « An der Universität Leipzig haben sie die Regelung eingeführt, dass alle Hochschullehrer „Professorinnen“ heißen. Da sind die Männer auch mit dabei. Ich halte das nicht für wahnsinnig interessant. Es war ein riesiger Lacher. Ich glaube, dass sich die Universitäten damit zum Narren machen. »

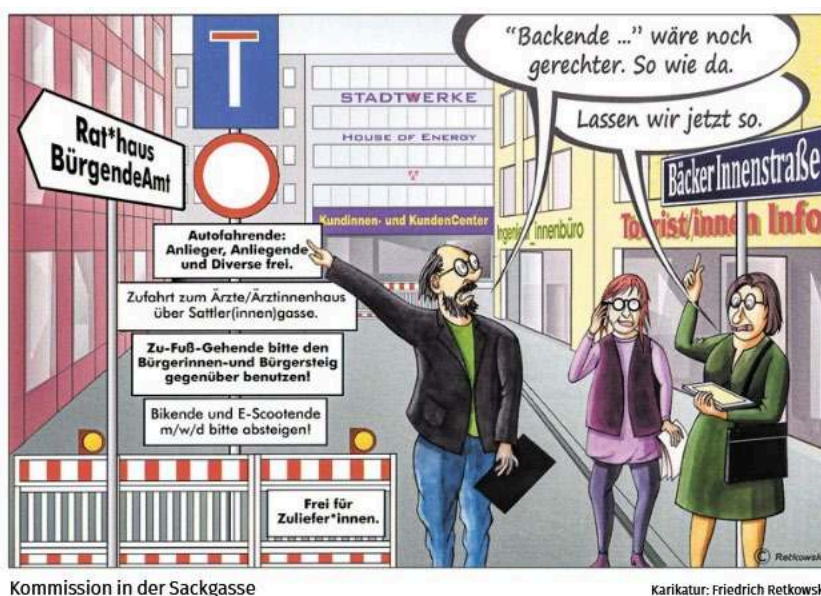
<sup>10</sup> L’exemple le plus ancien que donne le dictionnaire de référence des frères Grimm est de 1820 et est de l’écrit standard.

certain locuteurs par le caractère ludique du travail sur la matière lexicale, mais le ridicule en est une vue de l'esprit.

Ces soi-disant exemples risibles sont inexacts, voire des falsifications. Le procédé est malhonnête, sans doute propre à remplir son rôle d'accroche de l'attention dans les médias, oraux ou écrits. Le discours moqueur se place en effet dans le domaine profane, il est très épilinguistique de prétendu « bon sens », éveillant chez les récepteurs de vagues souvenirs scolaires normatifs dans lesquels le masculin générique ne posait aucun cas de conscience, et s'appuyant sur des discours d'autorité émanant de tel écrivain disant qu'il trouve cela laid ou de tel membre d'une grande institution langagière allemande qui combat la langue féminisée.

### Persiflage des formes et des promotrices de la langue équitable en genre

Rien de plus simple que de ridiculiser l'adversaire en le présentant dans une situation soulignant son décalage avec la réalité. D'innombrables caricatures peignent depuis des décennies des situations de la vie quotidienne dans lesquelles un élément langagier, genré de façon équitable, attire l'attention. Dans la caricature de Retkowski ci-après, la signalisation urbaine et ses enseignes sont envahies par des indications double-genrées, présentant formes féminines et masculines « Kundinnen- und Kunden-Center » (centre clientèle) ou « Ärzte-Ärztinnen-Haus » (maison médicale), ainsi que des formes au participe I du verbe « marcher » pour les piétons, référant aussi bien à des hommes qu'à des femmes, ou encore des formes à astérisque, refusant la binarité, le tout dans une profusion telle qu'un/e conducteur/trice de véhicule n'aurait jamais le temps de lire toutes ces indications.



**Figure 1 : Caricature ©Retkowski ; Publiée sur la page Twitter du *Verein deutsche Sprache*, 23.9.2019 ; reproduit avec l'autorisation de l'auteur, via Holger Klatte, président de l'association *Verein Deutsche Sprache***

Par ailleurs, trois personnages, s'entretenant doctement pour savoir si telle indication de signalisation ne pourrait pas être genrée de façon encore plus progressiste, sont tous les trois porteurs de lunettes, construisant pour les deux femmes une caricature de bas-bleu, allégorie de la femme-suffragette depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et pour l'homme de sa vraisemblable profession enseignante, renvoyant au cliché de la déconnexion de ces discussions du monde réel, celui dans lequel se font les travaux de chantier qui nécessitent ici ces panneaux de déviation. Sans être véritablement drôle, la caricature remplit parfaitement les nécessités de la parodie : elle reproduit de façon reconnaissable ce qui est parodié, les formes plus longues de la langue équitable en genre, et construit d'autre part une modification déformante du thème

par amplification de trait, en les multipliant et affichant sur des panneaux de signalisation d'une façon non encore rencontrée<sup>11</sup> dans la réalité allemande. Les personnes et opinions caricaturées sont identifiées au costume qui leur est symboliquement attribué, partie d'une campagne iconographique qui déconstruit l'adversaire à dénoncer : car la cible est visée avec un « ethos méprisant » (Hutcheon 1981 : 152), et le texte, ces bribes de dénominations de rue ou lieux administratifs inventés pour la cause, est « impuissant contre les violations intertextuelles qu'y apporte l'encodeur parodique » (Hutcheon 1981 : 152).

Un deuxième exemple, textuel celui-ci, montre une autre forme de ridiculisation par la décontextualisation, qui expose de façon anarchique l'objet dans un tout autre cadre, dans lequel il ne peut qu'être ressenti incongru, ce qui le dévalorise tout en provoquant le rire. Il s'agit d'un extrait du discours de remerciement d'un cabarettiste fort connu en Allemagne, Dieter Nuhr, à l'occasion de la réception en 2014 d'un prix littéraire pour son usage de la langue. En réfléchissant à l'actualité de la langue allemande et à son propre usage en tant que cabarettiste, il s'arrête – pendant tout de même une page et demie d'un discours qui en fait 10 sous forme imprimée – sur une proposition de dé-binarisation des désignations de personnes, le -x final, remplaçant une terminaison soit masculine, soit féminine, par un suffixe permettant aussi aux personnes diverses de se reconnaître. Cette forme introduite en 2012 par Lann Hornscheidt, alors linguiste à l'université de Berlin, relève d'une « stratégie de perturbation grapho-stylistique » (Gautherot, 2017 : 47) qui vise à provoquer une réflexion sur l'usage de la bi-généricité en allemand. L'extrait ci-dessous se place dans une situation où Nuhr vient de lire la justification donnée par Hornscheidt sur la construction sociale des genres :

*Et lorsque j'ai lu ça, j'ai regardé vers le bas de ma personne et ai compris : Ce que j'ai là, c'est en fait ... c'est une question d'éducation. Je cite fidèlement Professx Hornscheidt : « Le sexe est indépendant du sexe. Ce sont toujours des constructions sociales ». Un pénis aussi par exemple est une construction sociale, c'est bien vrai, j'utilise mon pénis de façon tout à fait sociale. Seul aussi, bien sûr pour partie. Dans le cadre du et de la processus de la et du digestion des liquides. Je ne veux pas entrer dans les détails, mais en tout cas, quand je dis « pénis », je devrais dire en fait « penx », aussi pour le pénis féminin, donc le vaginx<sup>12</sup>. (Nuhr, 2014 : 50)*

La décontextualisation est totale, le caricaturiste transportant la parité de genre sur des désignations de parties du corps, pénis et vagin, pour lesquelles la question ne se pose pas. Le caractère polisson des exemples est destiné à faire rire le public de la remise du prix, c'est un trait médiatique qui s'adresse à un vaste public. Mais le propos de la langue équitable en genre y est tourné en ridicule : une dynamique identitaire entre les auditeurs et le cabarettiste isole les revendications langagières légitimes dans une bulle vaguement scabreuse, en les séparant par le rire de la variété « langue allemande » pour laquelle il vient d'être primé. La caricature se donne la justification de dénoncer une absurdité (qui en est vraiment une parce que la débinarisation ne porte que sur les noms de personnes), mais le rire et le faire rire plutôt relâchés remportent la victoire des opinions. En ce sens, l'ouvrage savoureux *L'académie contre la*

<sup>11</sup> Il y a bien actuellement en Allemagne fédérale une discussion sur la renomination de rues portant des noms de personnes ou de lieux marqués par le colonialisme, mais les auteurs n'ont pas connaissance de renomination de lieux, rues ou places faisant apparaître des dénominations équitables en genre.

<sup>12</sup> (La traduction s'efforce de mettre des marquages équitables en genre aux endroits approximatifs où le cabarettiste en emploie) « Und als ich das gelesen habe, habe ich so an mir herunter geguckt und da habe ich begriffen: Was ich da habe, das ist jetzt ... Das ist jetzt Erziehungssache. Ich zitiere Professx Hornscheidt wörtlich: „Das Geschlecht ist vom Geschlecht unabhängig. Das sind immer soziale Konstrukte.“ Auch ein Penis z.B. ist ein soziales Konstrukt, das stimmt auch, ich benutze mein Penis durchaus sozial. Auch allein, teilweise natürlich, klar. Also im Rahmen des Flüssigkeitsverdauungsprozesses und der Flüssigkeitsverdauungsprozessin. Ich will ja nicht in Einzelheiten gehen, jedenfalls wenn ich „Penis“ sage, müsste ich eigentlich Penx sagen, also auch für den weiblichen Penis, also die Vaginx. »

*langue française*, publié en 2015 par un collectif de linguistes francophones féministes coordonné par Eliane Viennot, renvoyait en boomerang aux académiciens français leur ironisation de la langue équitable en genre.

## Glottocide de l'*altera lingua* : la langue équitable en genre n'a pas à être

### Violence verbale

La déconstruction de l'*altera lingua* teinte fréquemment le discours envers la langue équitable en genre d'une forte agressivité. Dans une opposition à la féminisation du terme « réfugié » (en allemand Flüchtling, pour lequel il n'existe effectivement pas de féminisation morphologique en suffixe -in), le linguiste Eisenberg conspu la solution habile de passer au participe II substantivé « Geflüchtete/r » en la considérant comme vaniteuse, destructrice et diffamatoire ; la féminisation aurait lieu : « en fait au prix d'une prise de pouvoir sur la langue dont on se fait le maître ou la maîtresse, de l'attaque souterraine d'un processus morphologique interne important et de la diffamation d'un mot séculaire<sup>13</sup> » (Eisenberg, 2017a). On s'interroge sur le caractère concret que revêtirait la diffamation d'un mot, sauf à juger que les termes ne sont pas employés pour ce qu'ils désignent dans le monde, mais pour leur valeur de dénigrement agressif. Il se vérifie, ici dans le cas de l'*altera lingua*, l'observation que la création de nouveaux termes ou de nouvelles formes, la néologie donc, est conflictuelle de façon inhérente dans la mesure où les locuteurs sont habitués ou attachés aux anciens termes et formes.

Sur le plan social, ne pas reconnaître la langue équitable en genre équivaut à un refus de reconnaissance des individus rendus visibles par celle-ci, donc à un refus d'assouvir le besoin socialement vital de reconnaissance, car le mépris est un déni de reconnaissance (Honneth, 2010). Ce mépris est exprimé par différents moyens linguistiques, semblables à des « micro-agressions linguistiques » (Razafimandimbimananana, Wacalie, 2020), comme la dévalorisation sémantique avec la désignation « sprachliche Eskapade » (Eisenberg, 2020b) par exemple, qui réduit l'*altera lingua* à une « aventurette linguistique », rabaisse le statut de la langue équitable en genre et l'exclut définitivement de la sphère scientifique. Il paraîtrait légitime de classer également sous cette rubrique de la violence verbale les durcissements argumentatifs relevés par les observateurs du débat. Bülow/Herz en décrivent deux traits dans l'analyse de corpus qu'ils ont publiée en 2017 : d'une part la construction d'un antagonisme irréductible entre la scientificité, représentée par les opposants à la langue équitable en genre, et une prétendue idéologie des promoteurs et promotrices de celle-ci<sup>14</sup> (Bülow/Herz, 2017 : 165) ; et d'autre part la peinture d'un scénario-catastrophe d'une dramatisation absolue (Bülow/Herz, 2017 : 170-172), aboutissant, ici à l'abandon de l'apprentissage de l'allemand par les étrangers ayant migré en Allemagne, là à un échec scolaire généralisé : la langue équitable en genre aurait des conséquences irrémédiables sur des tiers innocents : « Elle serait justement fatale pour les apprenants<sup>15</sup> » (Trutkowski, interviewée par Lorenz, 2021a). Ce catastrophisme sous-entend : « Les barbares sont à nos portes ! ».

La volonté de « glottocide » sur une variété ou un usage de l'allemand visibilisant les femmes relève d'une glottophobie particulière, pour reprendre le terme fort de Blanchet (2019), mais dont la force même est un principe explicatif de ces manifestations argumentatives étonnantes de mépris, d'insinuations insultantes et de rejet non argumenté rationnellement. Même si notre corpus ne présente pas d'insultes directes, et que les auteurs savants affectent de traiter ici ou là les linguistes féministes (femmes comme hommes) de « collègues », on voit

<sup>13</sup> « Allerdings zu dem Preis, dass man sich zum Herren oder zur Herrin der Sprache erhebt, einen wichtigen, tief verwurzelten Wortbildungsprozess untergräbt und ein jahrhundertealtes Wort diffamiert. »

<sup>14</sup> C'est bien connu, la position idéologique, c'est toujours celle de l'autre...

<sup>15</sup> « Das wäre gerade für Sprachlerner fatal. »

souvent dérapé l'évaluation prétendument purement linguistique et abstraite vers des attaques *ad personam*, comme la note de bas de page de Eisenberg (2020a : 17) rappelant perfidement que la pionnière linguiste Luise Pusch n'a jamais obtenu de poste de professeure d'université « tout simplement parce qu'on avait peur de sa linguistique féministe<sup>16</sup> ». Sur fond de séparation symbolique extrêmement forte dans les universités allemandes entre les professeurs d'un côté et les autres types d'enseignants de l'autre, le sous-entendu de cette remarque conteste la compétence de Luise Pusch à accéder au professorat, contrairement à l'émérite Peter Eisenberg, membre de grandes institutions langagières en Allemagne. L'effet-miroir de la remarque est évident, le scripteur se satisfait du juste châtiment qu'il rapporte, ce qui illustre adéquatement la fonction répressive de l'*establishment* en matière linguistique.

### **Le langage de la « guerre des sexes »**

Pour justifier l'emploi des mots sémantiquement forts que sont « glottocide » ou « glottophobie » dans ce contexte de la langue équitable en genre, nous pointons l'expressivité particulière, à tendance polémique, que montrent les formulations dans le débat public. Bien sûr, une partie de la violence des termes relève de la « nécessité » d'une attractivité médiatique pour attirer le lectorat ou les spectateurs (en cas d'émission télévisuelle ou de performance avec public), forme de pathos destinée à provoquer des émotions. Mais la violence semble excéder le niveau médiatique habituel, si l'on en croit les regards extérieurs sur ce débat particulier. Nous reprenons le terme de « guerre des sexes » d'un titre de Bobillon (2013) sur la discussion linguistique en Allemagne, et lisons, dans la contribution d'Abbou & alii de 2018, une même constatation sur la discussion linguistique en France, avec un titre pointant des phénomènes comme « le délire » et « la peur d'émasculation » et l'évocation dans le cours de l'article de « crispation politique » au sujet de la visibilité graphique des formes féminisées. La contribution de Nathalie Schnitzer (2021) comparant l'état des pratiques en France et en Allemagne parle quant à elle de « tempête dans un verre d'eau » et évoque des formes qui « font de la résistance ». Ou bien, dans le bref article replaçant la discussion des années 2010-2016 sur un terrain plus linguistique, Stefanowitsch qualifie celle-ci en 2017 de « Genderkampf », c'est-à-dire « lutte de genre(s) ». Bref, le langage de la discussion est ressenti par les observatrices et observateurs comme guerrier. On le vérifie avec d'autres assertions virulentes appliquées aux sympathisant.e.s de la langue équitable en genre, taxé.e.s d'« idéologues » : « Au lieu d'accepter que notre langue a tout ce dont on a besoin pour éviter les discriminations de sexe, les idéologues au pouvoir déclenchent une guerre par procuration qui défigure la langue<sup>17</sup> » (Eisenberg, 2018). Le champ lexical de la guerre comporte dans cette brève citation deux occurrences avec les termes de « guerre par procuration » (« Stellvertreterkrieg ») et « défigurer » (« verhunzen »); celui de la suprématie : « position de pouvoir » (« Machtposition »). Il évoque dans l'esprit du lectorat des représentations d'actes violents envers la langue allemande, perpétrés par les utilisateurs et utilisatrices de l'*altera lingua*, ce qui revient par contamination à la rendre responsable de cette guerre, puisqu'elle en est le motif. Quant aux instigatrices de cette variante, leur évocation par les androcentriques convaincus fait penser parfois à un stéréotype d'amazones ou de pétroleuses : cette forme féminine de la guerrière ou révoltée hors contrôle est destinée à provoquer crainte et rejet (Lagorgette, 2012).

Dans une interview donnée dans la presse autrichienne, Harald Martenstein, éditorialiste allemand connu, se positionne comme suit sur la graphie féminisante du I majuscule dans les désignations de personne : « ça, je ne fais pas. Si on veut m'y contraindre, je changerai de métier

<sup>16</sup> « ... wurde niemals auf eine Professorenstelle berufen, einfach weil man Angst vor ihrer feministischen Linguistik hatte. »

<sup>17</sup> « Statt zu akzeptieren, dass unsere Sprache alles hat, was man zur Vermeidung von Diskriminierung durch das Geschlecht braucht, wird von Ideolog\*innen in Machtposition ein Stellvertreterkrieg entfacht, der die Sprache verhunzt. »

[...]. Mais j'utilise bien moi aussi des formules équitables en genre dans mes colonnes, pour que les femmes ne se sentent pas exclues. J'écris par exemple 'femmes-bourreaux nazies' au lieu de 'bourreaux nazis'<sup>18</sup> ». L'évocation de femmes-bourreaux nazies n'a pas grand-chose à voir avec la pratique graphique de l'éditorialiste, mais représente une « scandalisation » rompant avec la règle rhétorique d'adéquation (*aptum*), surtout quand l'interview est publiée sous le titre sensationnaliste de « Femmes-bourreaux nazies ». La connotation dramatique l'emporte sur la dénotation, inadéquate. En dehors de transmettre une forte charge passionnelle, ces locuteurs souhaitent galvaniser l'opinion publique autour d'une résistance du bon sens exacerbé, dans une vision manichéenne. Se crée ainsi dans le discours public une version moderne extrêmement polarisée de la *Querelle des Femmes*<sup>19</sup>.

### Masculin générique hégémonique

La position en surplomb à partir de laquelle s'argumente ce rejet d'usages équitables en genre est difficilement expugnable, pour donner à notre tour dans le vocabulaire militaire, parce que la langue à caractère masculin générique est un fonctionnement perçu au XX<sup>e</sup> siècle comme normal, et qui n'a commencé à être questionné qu'à partir des années 2000 (cf. Schneider-Mizony, 2007). Il relève encore aujourd'hui partiellement de l'hégémonie au sens de « domination non perçue comme telle [...], acceptée par les acteurs sociaux, y compris ceux qui peuvent, d'un autre point de vue, en être les victimes » (Blanchet, 2013 : 30-31).

Le masculin générique occupe une place aussi importante, voire surinvestie<sup>20</sup>, dans le discours de refus de l'*altera lingua* parce qu'il serait la preuve de l'inintérêt d'une langue féminisée ; dans cette guerre de position, il a le statut d'une place-forte qui ne doit pas tomber, car il est l'exemple d'une assignation à être le même : l'absence d'un féminin manifeste sa moindre valeur. On se serait ainsi fort bien passé en langue allemande pendant environ deux siècles de noms de métier au féminin<sup>21</sup>, on devrait logiquement continuer à le faire. S'opposant à ce point de vue doxique obstiné, les observations et expériences psycholinguistiques rapportant une masculinisation mentale inévitable des acteurs soi-disant génériques ne sont pas écoutées ; depuis la fin des années 1960, et surtout le début des années 1970, ces expériences se sont multipliées avec divers protocoles fort sérieux, mais ne sont pas reconnues comme recevables par les tenants du masculin générique. Soit elles sont ignorées, passées sous silence, soit disqualifiées comme non pertinentes : dans tel cas, l'auteure suggère que les observations psycholinguistiques ne sont plus pertinentes pour l'époque actuelle, comme Dagmar Lorenz expliquant dans une note de bas de page (2017 : 231) que ce type d'associations mentales, faisant penser à un homme pour la profession d'enseignant (Lehrer) remonte à 200 ans auparavant<sup>22</sup> ; dans tel autre cas, on veut bien reconnaître un lien mental, mais ce « n'est pas la faute à la langue », comme l'indique le titre de la contribution de Fonyad (2017) « La grammaire n'y peut rien<sup>23</sup> », ce serait à la société de réparer cette potentielle injustice de

<sup>18</sup> « Ich mache das nicht. Falls man mich zwingen will, wechsele ich den Beruf (...) Manchmal genere ich allerdings auch in meinen Kolumnen, damit die Frauen sich nicht ausgeschlossen fühlen. Dann schreibe ich ‚Nazi-Mörderinnen‘ statt ‚Nazi-Mörder‘. »

<sup>19</sup> Cette polémique portant historiquement sur le statut des femmes dans la société en France serait ici concentrée sur le seul statut de la langue féminisée en face de la langue commune.

<sup>20</sup> Abbou et alii avancent pour le français que la règle 'Le masculin l'emporte sur le féminin' « est vécue par certains comme une réelle émasculatation » (Abbou, 2018).

<sup>21</sup> Doleschal (2002) montre que ce n'est qu'à partir des années 1820-1830 environ que les noms de métier au féminin (type *Müllerin*, meunière par contraste avec *Müller*, meunier) ont disparu.

<sup>22</sup> « Die Assoziationen, die sich vor zweihundert Jahren mit der Berufsbezeichnung ‚Lehrer‘ verknüpft haben mögen, ließen sicher an einen Lehrer männlichen Geschlechts denken [...]. In unseren Zeiten hingegen, da der Lehrerberuf selbstverständlich von Frauen und Männern gleichermaßen ausgeübt wird, wird die generalisierende, auf beide Geschlechter bezogene Funktion dieses „maskulinen Lexems“ im Vordergrund stehen. »

<sup>23</sup> Gabor Fonyad : « Die Grammatik kann nichts dafür. Plaidoyer für eine Entemotionalisierung », 249-259.

désignation, pas à la morphologie lexicale. De façon analogue, Martina Werner écrit : « Ici, la langue n'est que le vecteur, et non la cause de la discrimination<sup>24</sup> » (Werner, 2017 : 277). Ce refus de prise en compte argumentative, ce passage sous silence est à la fois violence dialogique et mépris humain : il s'agit d'un rejet de l'autre, que l'on n'écoute pas.

L'opposition linguistiquement pertinente devient, dans la bouche des défenseurs du masculin générique, sociologiquement non pertinente, et vice-versa : il ne serait pas nécessaire de parler de (par ex.) « Lehrerschaft » (personnel enseignant) ou de « Lehrer und Lehrerinnen » (enseignants et enseignantes), parce que les femmes enseignant(es) seraient intrinsèquement contenues dans l'indication de métier de type « les enseignants ont débuté une grève » : « Lehrer haben einen Streik begonnen ». Le masculin générique oppose une frontière infranchissable à ces « nouvelles identifications, aspirations rendues possibles, facilitées par les nouvelles désignations » (Houdebine, 2000 : 187-188).

### La langue féminisée n'a pas à être

Le passage de la discussion sur le masculin générique à la négation du besoin ou de l'intérêt d'une langue plus équitable en genre a lieu dans la douleur, c'est-à-dire souvent dans la violence verbale. Ces réactions « passionnelles » (Khaznadar 2007 : 153) devant l'expansion de dénominations féminisées sont attribuées par certains commentateurs à la crainte d'une pensée conservatrice de voir détrôner le prototype humain masculin. Le discours anti- « langue équitable en genre » rejoindrait alors un discours tout simplement antiféministe, comme le suggèrent Hergenhan (2020 : 87-88), Lobin (2021 : 76 & sq.) et Simon (2022 : 22) pour l'Allemagne, tout comme Baudino (2006 : 192) et Viennot (2015 : 161) pour la France. Cependant, la difficulté de s'avouer antiféministe ferait se poursuivre la polémique sur la langue, le conservatisme se cachant alors derrière la norme.

Le glottocide de l'*altera lingua* par les expert.e.s de la parole se réalise principalement par actes illocutoires de dénégation, comme la négation de l'existence-même de certaines formes linguistiques, comme le I majuscule intérieur (Binnen I), pourtant utilisé à des fréquences diverses depuis quatre décennies en Allemagne : À la question « Que pensez-vous, en tant que linguiste, de cette forme de désignation féminine ? », Eisenberg (2017b) répond de façon lapidaire, par une négation absolue : « je n'en pense rien du tout, car cette forme, elle n'existe pas<sup>25</sup> ». Ce bref échange entre le journaliste et le linguiste met en lumière l'enjeu du refus de l'*altera lingua* : le refus d'un changement du système de la langue, ici un changement graphique présentant une majuscule intérieure, en allant jusqu'à nier son existence : et pourtant, parmi les différentes possibilités de perturbation graphique pour marquer la présence du féminin dans la langue, celle-ci n'est pas la plus inhabituelle, ni la plus perturbante linguistiquement parlant. Ce déni<sup>26</sup> n'est pas un acte isolé, d'autres participants à la discussion publique agissent de même : Ingo Meyer, correcteur chez l'éditeur *Berliner Verlag*, dénie à la langue équitable en genre sa raison d'être, puisqu'il existe déjà une langue qui permettrait l'équité : « Il n'y a pas de langue équitable en genre. Il n'existe absolument pas de langue équitable. Mais c'est à nous d'utiliser la langue existante de manière équitable<sup>27</sup> » (Meyer, 2021).

Parfois, le déni s'est doublé d'un appel à l'action des institutions ou des pouvoirs publics pour interdire ou réprimer concrètement les manifestations de langue équitable en genre, comme la réclamation d'un recadrage de présentateurs télévisés qui oralisent une micro-pause

<sup>24</sup> « Auch hier ist die Sprache lediglich das Transportmittel, nicht der Urheber der Diskriminierung. »

<sup>25</sup> Question : « Was halten Sie als Linguist von dieser femininen Personenbezeichnung? » Réponse : « Ich halte davon gar nichts, weil die Form gibt es nicht. »

<sup>26</sup> Gautherot (2017) indique bien qu'un changement linguistique a eu lieu en Allemagne, dans les usages privés comme dans l'écrit administratif et le langage médiatique.

<sup>27</sup> « Es gibt keine geschlechtergerechte Sprache. Es gibt überhaupt keine gerechte Sprache. Es steht uns aber frei, die vorhandene Sprache gerecht zu verwenden. »

et un coup de glotte dans la production orale de termes équitables en genre. Cette oralisation, qui rend sensible à l'audition la formation binarisante de type *PolitikerIn*, dont le I majuscule renvoie conventionnellement à « *Politiker* » comme à « *Politikerin* », est jugée « inacceptable » (*inakzeptabel*, Eisenberg 2020 a : 22). Réclamer sa disparition est une action discursive qui ne cherche plus seulement à façonner les représentations des acteurs sociaux, mais aussi à influencer l'action publique.

## Conclusion

L'analyse s'est attardée sur le discours s'opposant en Allemagne à la promotion d'une langue visibilisant le féminin pour en comprendre les ressorts et l'argumentaire, si peu rationnel soit-il. Cette prise de conscience est nécessaire, si les actrices veulent continuer la construction, l'aménagement et surtout l'usage de cette variante. La multiplication des propos délégitimant la langue féminisée amène par pression socio-psychologique les locutrices à s'auto-censurer, à tendre à l'« *undoing gender* », et le contre-discours renforcerait alors ce qu'on pourrait appeler, par analogie avec Bourdieu, les « structures androcentriques du marché linguistique ». Passer de l'invisibilité au caractère manifeste exige de dénoncer sans concession cet habitus langagier conservateur. Après avoir montré dans une première partie comment la langue équitable en genre se voyait dévaluée en tant qu'irrationnelle, minoritaire et totalitaire tout à la fois, la seconde partie s'est attachée à la prétention de ridicule lié aux productions équitables en genre, car la ridiculisation est une sanction sociale « piquante », derrière l'amusement qu'elle procure au grand public : elle peut provoquer des inhibitions à employer des formes ainsi moquées, un de ces effets négatifs « en ce qu'ils minent le locuteur et l'inhibent dans ses prises de parole ainsi que dans ses choix de transmission linguistique » (Razafimandimbimananana/Wacalie, 2020 : 16). La dernière partie a examiné le discours interdisant cette variété sous motif de non nécessité, exprimant cette interdiction d'altérité linguistique en des formules blessantes, voire insultantes, qui ne peuvent être que reçues violemment par les lectrices ou auditrices des propos.

Le discours contre la langue équitable en genre se prétend controversé scientifique, alors qu'il agit comme une querelle d'opinions, omettant des observations pertinentes (sur l'effet psycholinguistique de textes rédigés en masculin), faisant des affirmations inexactes (formes inexistantes dont on se moque), falsifiant le point de vue des promotrices et promoteurs de la langue équitable en genre en les accusant, de façon quasi populiste, de vouloir mettre au pas linguistico-politique toute la nation. Les simplifications, radicalisations ou provocations des tenants androcentriques de la langue s'efforcent de retarder le changement des usages en stigmatisant de façon affective les formes comme les potentiels utilisateurs. Elmiger évoquait dans l'examen du discours public en Suisse une référence sous-jacente à une hypothèse du déficit de la langue féminine : le registre féminin resterait inférieur au registre masculin en raison de la difficulté des femmes à la pensée rationnelle et complexe (2008 : 31). Les auteures de la présente contribution se demandent si une partie de ces stéréotypes n'agissent pas encore dans le refus actuel de la langue équitable en genre allemande quand les tenantes s'en voient délégitimées du point de vue scientifique, moquées et traitées de façon extrêmement condescendante.

L'acrimonie et l'agressivité manifestées par les défenseurs de la variété standard datée des années 1960 pourraient s'expliquer, toujours en concepts bourdieusiens, par la sensation d'une concurrence sur le marché linguistique : plus les journaux rédigent en formules équitables en genre, plus les présentateurs et présentatrices s'adressent à l'auditoire de façon paritaire, plus grandit la crainte d'une dépossession chez les conservateurs langagiers. Le domaine symboliquement intéressant de la parole publique est en train de « passer à l'ennemi », pour reprendre une métaphore d'un langage militaire par trop usé sur ce champ. Raison de plus pour

comprendre ce qui se joue sur ce terrain, afin de ne pas « se laisser faire »... Le discours qui fait rire, surtout s'il est soutenu par un pouvoir institutionnel<sup>28</sup> (pensons à l'Académie pour la France ou aux institutions prestigieuses auxquelles appartient le linguiste allemand Eisenberg) nuit à la vie quotidienne de celles qui en sont la cible. Il faut en retour refuser ces dévalorisations simplistes et attributions fantasmées de traits inadéquats, en acceptant que la communauté scientifique des linguistes soit dans la réalité idéologiquement hétérogène et seulement idéalement objective.

## Corpus de presse

- BAYER Josef, 2019, « Sprachen wandeln sich immer – aber nie Richtung Unfug », *Die Neue Zürcher Zeitung*, consulté le 20.8.2021, URL : <https://www.nzz.ch/feuilleton/die-geschlechtergerechte-sprache-macht-linguistische-denkfehler-ld.1472991?reduced=true>
- ERICH Nils, 2021, « Gendergerechte Sprache: 'Wir bilden eine veränderte sprachliche Realität ab' », Interview mit Kathrin Kunkel-Razum, *Die Zeit*, consulté le 20.8.2021, URL : <https://www.zeit.de/kultur/2021-01/gendergerechte-sprache-duden-kathrin-kunkel-razum>
- KUBELIK Thomas, 2014, « Was bitte soll das Wort 'LehrerInnen' denn bedeuten? », *Die Presse*, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.diepresse.com/1586391/was-bitte-soll-das-wort-lehrerinnen-denn-bedeuten>
- KUNZ Sören, 2021, « Der große Streit », *Deutsch Perfekt*, 6/2021, p. 31.
- LORENZ Marcus, 2021a, « 'Der Duden missbraucht hier seine Deutungshoheit über die deutsche Sprache' », Interview mit Eva Trutkowski, *Die Welt* [En ligne], 9.1.2021, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.welt.de/kultur/article223818452/Gegenderter-Duden-Das-bildet-nicht-die-Sprachwirklichkeit-ab.html>
- LORENZ Marcus, 2021b, « Wie der Duden heimlich gegendert wird », *Die Welt* [En ligne], 8.1.2021, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.welt.de/kultur/plus223755314/Gendersprache-im-Duden-Wie-das-Woerterbuch-12-000mal-gegendert-wird.html?>
- MAYER Norbert, 2015, « Dann schreibe ich 'Nazi-Mörderinnen' » Interview mit Harald Martenstein, *Die Presse*, 28.03.2015. consulté le 31.8.2021, URL : <https://www.diepresse.com/4696470/martenstein-dann-schreibe-ich-nazi-morderinnen>
- MERTENS Sabine, AG Gendersprache, Verein deutsche Sprache, 2020, « Offener Brief zum Hamburger Koalitionsvertrag » [En ligne], consulté le 15.7.2021, URL : [https://vds-ev.de/wp-content/uploads/2020/09/ag\\_gendersprache-koalvert.pdf](https://vds-ev.de/wp-content/uploads/2020/09/ag_gendersprache-koalvert.pdf)
- MEYER Ingo, 2021, « Gendern ist eine sprachliche Katastrophe », *Die Berliner Zeitung* [En ligne], consulté le 20.8.2021, URL : <https://www.berliner-zeitung.de/wochenende/gendern-ist-eine-sprachliche-katastrophe-li.158476?pid=true>
- NUHR Dieter, 2014, « Dankesworte », dans Helmut Glück, Wolfgang Krämer, Ernst Schöck (eds.), *Kulturpreis Deutsche Sprache. Ansprachen und Anreden*, IFB Verlag Deutsche Sprache, p.47-57.
- RETKOWSKI Friedrich, 2019, « Kommission in der Sackgasse », Caricature publiée sur la page Twitter du *Verein deutsche Sprache* [En ligne], 23.9.2019, consultée le 20.8.2021, URL : [https://twitter.com/vds\\_weltweit/status/1176155363541946372](https://twitter.com/vds_weltweit/status/1176155363541946372)

<sup>28</sup> Valelia Muni Toke montrait il y a une douzaine d'années, à propos de rapports parlementaires minorisant le plurilinguisme, combien la parole des linguistes, en tout cas d'une majorité d'entre eux et elles, pèse peu face à des préjugés sociaux répandus (Muni Toke, 2009 : 42)

RUGE Eugen, 2021, « Eine Frage der Endung », *Die Zeit* [En ligne], 20.1.2021, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.zeit.de/2021/04/gendergerechte-sprache-veraenderung-geschlechtergerechtigkeit-duden>

## Sources primaires de linguistes

BOBILLON Jean-Marc, 2013, « ‚Wir haben die beste Bundeskanzlerin aller Zeiten!‘ La guerre (linguistique) des sexes peut-elle ne plus avoir lieu ? » dans Aline Le Berre & alii (dir.) *Le pouvoir au féminin. Identités, représentations et stéréotypes dans l'espace germanophone*, Presses universitaires de Limoges, p. 337-348.

*Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm*, Neubearbeitung, DWDS [En ligne], consulté le 10.09.2022, URL : <https://www.dwds.de/wb/dwb2/bürgersteig>

EISENBERG Peter, 2017a, « Das missbrauchte Geschlecht », *Die süddeutsche Zeitung* [En ligne], consulté le 20.8.2021, URL : <https://www.sueddeutsche.de/kultur/essay-das-missbrauchte-geschlecht-1.3402438?>

EISENBERG Peter, 2017b, « Ein Säugling ist nicht dasselbe wie ein Gesäugter », *Deutschlandfunk* [En ligne], consulté le 15.7.2021, URL : [https://www.deutschlandfunk.de/linguist-kritisiert-geschlechtergerechte-sprache-ein.691.de.html?dram:article\\_id=380828](https://www.deutschlandfunk.de/linguist-kritisiert-geschlechtergerechte-sprache-ein.691.de.html?dram:article_id=380828)

EISENBERG Peter, 2018, « Das Deutsche ist eine geschlechtergerechte Sprache – ohne Zwang und ohne Manipulation », *Bundeszentrale für politische Bildung* [En ligne], 8.8.2018, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.bpb.de/gesellschaft/gender/geschlechtliche-vielfalt-trans/269909/peter-eisenberg-das-deutsche-ist-eine-geschlechtergerechte-sprache-ohne-zwang-und-ohne-manipulation>

EISENBERG Peter, 2020a, « Die Vermeidung sprachlicher Diskriminierung im Deutschen », *Der Sprachdienst* 1-2/ 2020, p.15-30.

EISENBERG Peter, 2020b, « Warum korrekte Grammatik keine Gendersternchen braucht », *Die Frankfurter Allgemeine Zeitung* [En ligne], 23.10.2020, consulté le 15.7.2021, URL : <https://www.faz.net/aktuell/feuilleton/debatten/richtige-grammatik-braucht-keine-sonderzeichen-fuers-geschlecht-17015164.html>

FONYAD Gabor, 2017, « Die Grammatik kann nichts dafür. Plädoyer für eine Entemotionalisierung », dans André Meinunger, Antje Baumann (eds.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin, p. 249-259.

LORENZ Dagmar, 2017, « Gendersprech: Wider die sprachliche Apartheid der Geschlechter », dans André Meinunger, Antje Baumann (eds.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin, p. 230-239.

MEINUNGER André, BAUMANN Antje (eds.) 2017, *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin.

WERNER Martina, 2017, « Genus ist nicht Sexus. Warum zwischen grammatischem und natürlichem Geschlecht in der Sprache zu unterscheiden ist », dans André Meinunger, Antje Baumann (eds.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin, p. 260-278.

## Références bibliographiques secondaires

ABBOU Julie, ARNOLD Aron, CANDEA Maria, MARIGNIER Noémie, 2018, « Qui a peur de l'écriture inclusive ? Entre délire eschatologique et peur d'émasculat. Entretien », *Semen*, 44, consulté le 20.08.2021. <http://journals.openedition.org/semen/10800>.

- BAUDINO Claudie, 2006, « De la féminisation des noms à la parité : réflexion sur l'enjeu politique d'un usage linguistique », *ELA. Etudes de linguistique appliquée*, 2006/2, n°142, p. 187-200.
- BLANCHET Philippe, 2013, « Repères terminologiques et conceptuels pour identifier les discriminations linguistiques », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, 2013/2, n°4, p. 29-39.
- BLANCHET Philippe, 2019, *Discriminations : combattre la glottophobie*, 2<sup>ème</sup> édition revue et augmentée, Éditions Lambert Lucas, Limoges.
- BOURDIEU Pierre, 1984, « Capital et marché linguistique », *Linguistische Berichte* 1984/90, p. 3-23.
- BÜLOW Lars, HERZ Matthias, 2017, « Diskursive Kämpfe ums Geschlecht. Gender Studies, ihre Gegner/innen und die Auseinandersetzung um Wissenschaftlichkeit und korrekten Sprachgebrauch », dans André Meinunger, Antje Baumann (eds.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin, p. 148-195.
- CALABRESE Laura, 2018, « Faut-il dire migrant ou réfugié ? Débat lexico-sémantique autour d'un problème public », *Langage*, n° 210, p. 105-124.
- DOLESCHAL Ursula, 2002, « Das generische Maskulinum im Deutschen. Ein historischer Spaziergang durch die deutsche Grammatikschreibung von der Renaissance bis zur Postmoderne », *Linguistik online*, 11.
- ELMIGER Daniel, 2008, *La féminisation de la langue en français et en allemand. Querelle entre spécialistes et réception par le grand public*, Honoré Champion, Paris.
- GAUTHEROT Laure, 2017, « Vom Sprachfeminismus zum gendergerechten Sprachgebrauch in der BRD », *Kwartalnik Neofilogyczny*, 2017/1, p. 39-53.
- HELLINGER Marlies, 2004, « Empfehlungen für einen geschlechtergerechten Sprachgebrauch im Deutschen », dans Karin M. Eichhoff-Cyrus (ed.) *Adam, Eva und die Sprache. Beiträge zur Geschlechterforschung*, Thema Deutsch: Band 5, Dudenverlag, Mannheim, p. 275-291.
- HERGENHAN Jutta, 2020, « Langage non sexiste et anti-féminisme en Allemagne », traduction par Adeline Ecochard, *Cahiers du Genre*, n° 69, 2020/2, p. 85-107.
- HONNETH Axel, 2010, *La lutte pour la reconnaissance*, Éditions du Cerf, Paris.
- HOUEBINE Anne-Marie, 2000, « Réponse » dans « Controverses. Autour du livre de Anne-Marie Houdebine *La féminisation des noms de métiers* », *Travail, genre et sociétés*, 2000/1 (N°3), p. 185-189, <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2000-1-page-169.htm>
- HUTCHEON Linda, 1981, « Ironie, satire, parodie : une approche pragmatique de l'ironie », *Poétique : revue de théorie et d'analyse littéraire*, 12/46, p. 140-155.
- KHAZNADAR Edwige, 2007, « L'homme générique... dans les savanes de la préhistoire. L'être humain dans un discours scientifique en France en 2004 », *Langage et société*, n° 119, 2007/1, p. 131-155.
- LAGORGETTE Dominique, 2012, « La ou les pétroleuses ? Du politique au sexuel et retour », dans Natacha Chetcuti, Luca Graeco (dirs.) *La face cachée du genre*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 39-60.
- LOBIN Henning, 2021, *Sprachkampf. Wie die Neue Rechte die deutsche Sprache instrumentalisiert*, Bibliographisches Institut, Berlin.
- MUNI TOKE Valelia, 2009, « Fantômes d'un plurilinguisme pathogène : le cas des rapports dits 'bénisti' », *Le Français aujourd'hui*, n° 164, 2009/1, p. 35-44.
- RAZAFIMANDIMBIMANANA Elatiana, WACALIE Fabrice, 2020, « Une forme insidieuse de mépris : les micro-agressions linguistiques en Nouvelle-Calédonie », *Lidil* [En ligne], 61, consulté le 20.8.2021. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/7477>.

- ROSIER Laurence, 2019, « 'Touche pas à ma langue'. Réformes, polémiques et violence verbale sur fond d'enjeux idéologiques », dans Alain Rabatel et Laurence Rosier (coords.), *Les défis de l'écriture inclusive, Le discours et la langue*, n°11.1 / 2019, p. 41-52.
- SCHNEIDER-MIZONY Odile, 2007, « Ausdruck und Anrede im Femininum », dans Irmtraud Behr, Anne Larrory, Gunhild Samson (eds.), *Der Ausdruck der Person im Deutschen*, Stauffenburg Verlag, Tübingen, p. 11-126.
- SCHNITZER Nathalie, 2021, « Le langage inclusif en français et en allemand : une tempête dans un verre d'eau ? », ILCEA [Online], 42, consulté le 20.08.2021. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/11623>.
- SIMON Horst, 2022, « Sprache macht Emotionen », APuZ. Aus Politik und Zeitgeschichte, 5-7/2022, 72. Jahrgang, p. 16-22.
- STEFANOWITSCH Anatol, 2017, « Genderkampf », dans André Meinunger, Antje Baumann, (eds.), *Die Teufelin steckt im Detail. Zur Debatte um Gender und Sprache*, Kulturverlag Kadmos, Berlin, p.121-128.
- VIENNOT Eliane *et alii*, 2015, *L'académie contre la langue française. Le dossier féminisation*, Editions IXe, Donnemarie-Doubilly.

# GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

**Comité de rédaction :** Michaël Abecassis (University of Oxford), Salih Akin (Université de Rouen Normandie), Sophie Babault (Université de Lille), Aude Bretegnier (Université du Mans), Véronique Castellotti (Université de Tours), Régine Delamotte-Legrand (Université de Rouen Normandie), Alexandre Duchêne (Université de Fribourg), Valentin Feussi (Université d'Angers), Robert Fournier (Carleton University, Ottawa), Stéphanie Galligani (Université Grenoble Alpes), Mederic Gasquet-Cyrus (Université Aix-Marseille), Emmanuelle Huver (Université de Tours), Abou Bakri Kebe (Université Gaston Berger, Saint Louis, Sénégal), Normand Labrie (Université de Toronto), Foued Laroussi (Normandie Université), Benoit Leblanc (Université du Québec à Trois-Rivières), Mylène Lebon-Eyquem (Université de la Réunion), Fabienne Leconte (Université de Rouen Normandie), Gudrun Ledegen (Université de Rennes), Danièle Moore (Simon Fraser University, Vancouver), Clara Mortamet (Université de Saint-Etienne), Alioune Ndao (Université Cheik Anta Diop, Dakar), Isabelle Pierozak (Université de Tours), Cécile Van den Avenne (EHESS).

**Rédactrice en chef :** Clara Mortamet.

**Directrice de publication :** Fabienne Leconte.

**Comité scientifique :** Michelle Auzanneau (Université de Paris), Margaret Bento (Université de Paris), Jacqueline Billiez (Université Grenoble Alpes), Philippe Blanchet (Université de Rennes), Jean-Michel Eloy (Université d'Amiens), Françoise Gadet (Université Paris Nanterre), Monica Heller (Université de Moncton), Caroline Juillard (Université de Paris), Jean-Marie Klinkenberg (Université de Liège), Marinette Matthey (Université Grenoble Alpes), Marie-Louise Moreau (Université de Mons-Hainault), Robert Nicolai (Université Côte d'Azur), Didier de Robillard (Université de Tours), Valérie Spaëth (Université Sorbonne Nouvelle), Claude Truchot (Université de Strasbourg), Daniel Véronique (Aix-Marseille Université).

**Comité de lecture pour ce numéro :** Frédéric Anciaux, Sophie Babault, Cécile Bullock, Christine Connelly, Alexandre Duchêne, Diane Farmer, Véronique Fillol, Claudine Garcia-Debanc, Mederic Gasquet-Cyrus, Cécile Goï, Mélanie Hamm, Christian Lagarde, Patricia Lamarre, Gudrun Ledegen, Marie-Paul Lory, Latisha Mary, Marinette Matthey, Catherine Maynard, Zahir Meksem, Laurence Meurant, Véronique Miguel Addisu, Claudine Moïse, Muriel Molinié, Catherine Muller, Nicole Nolette, Cyril Trimaille, Meike Wernike, Adam Wilson.

<https://journals.openedition.org/glottopol/>

ISSN : 1769-7425